

Les plaies de l'Amour

Koua Brou Jacques

**Les plaies
de l'Amour**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13543-4

N'oublie pas ceci : c'est que souvent l'amour meurt parce qu'on ne fait pas, pour le conserver, tout ce qu'on avait fait pour l'inspirer.

Alfred de Musset

Avis au lecteur

Les propos attribués aux personnages, et les personnages eux-même, sont purement fortuits. En revanche, certains des lieux mentionnés sont en partie réels. Les faits évoqués ne peuvent donc pas être mis en relation avec des personnes ou des événements existants ou ayant existé.

Chapitre 1

De gros nuages noirs apparurent et assombrirent le ciel, où se dessinèrent des éclairs effroyables. Quelques coups de tonnerre, assourdissants, éclatèrent aussitôt. L'air, humide et froid, incitait à se blottir. L'obscurité, masquant le paysage, donnait l'impression que le crépuscule jetait ses premières lueurs. La pluie s'abattait à présent sur les immeubles et le sol avec une colère terrible. Un vent violent se leva, déplaça quelques détritrus et remua les arbres.

Les gouttes d'eau, grossissant, se multipliant, roulaient et se mirent à fouetter le bosquet. L'orage s'était déclaré et troublerait, sûrement, toute la matinée. Tout tournait. Tout s'enfuyait. On se mettait à l'abri pour échapper à la furie de l'orage déchaîné. Un oiseau au plumage doré, au bec long et fin se tenait sur un escabeau en bois pour piscine hors sol. Il grelottait de froid. Peu à peu, il parvint à se réfugier sous un banc.

Nous étions assis sur ce banc, contemplant le vent et la pluie ; examinant étonnés, la fureur de la nature. Le déluge était de plus en plus violent et on eût cru qu'il n'avait pas plu depuis plusieurs mois.

Le froid était vif et cinglant. C'était l'une de ces périodes de froid qui incitent à se réfugier dans le giron de sa bien-aimée, à s'enivrer de son parfum et à se réchauffer sur son corps.

Louise se tenait un peu éloignée de moi. Je m'approchai d'elle. Je lui saisis la main en la parcourant d'un regard doux et chaleureux. Elle était sculpturale, splendide, pétillante, ravissante, élégante avec son teint délicieux qui illuminait, ses grands yeux bruns. Ses cheveux longs et abondants, lui arrivaient aux épaules. Elle avait un grain de beauté sur la joue gauche. Ses lèvres étaient fines, d'une finesse pareille à celle d'une gamine. Ses sourcils, sombres et assez épais, n'avaient point besoin de maquillage pour charmer. Son visage, lisse et flamboyant, s'éclairait quand elle écoutait les gens parler. Louise avait une taille de guêpe ; pourtant, la nature l'avait dotée d'une poitrine généreuse. La jeune fille était très souvent d'humeur joyeuse. Stoïque, elle se mettait rarement en colère et débordait d'amitié. Quand elle riait d'un rire de femme innocente, elle incarnait la beauté occidentale, africaine, amérindienne, asiatique ou océanienne dans son paroxysme.

Je posai une main sur le cou de Louise. Elle tremblait et pâlisait. Son corps, quoique faisant paraître le contraire, était ardent et envahi par le frisson. Je retirai ma veste et la lui fis porter. Dès l'aube, pendant des heures, nous avons parlé et maintenant, avec le bruit de l'orage, un silence s'installait entre nous. Ce silence réclamait quelque chose : un baiser,

une caresse. Soudain, elle me fixa droit dans les yeux. Dans ce regard perçant, je perçus deux sentiments opposés : l'assurance et la peur. Que craignait-elle, elle si courageuse, si énergique ? Je ne pus le savoir. Le vent soulevait et secouait ses cheveux dans tous les sens. Tout à coup, sur mon épaule droite, je vis sa tête se poser. Ses yeux se fermèrent. Son front se plissa et ses sourcils se rapprochèrent, comme si elle eût été à une séance de méditation. Ma main se perdit dans son immense et soyeuse chevelure. J'y plongeai ensuite mes narines et mon poumon fut aussitôt emplis d'une senteur agréable, bienfaisante. Je mis sa nuque sur ma jambe et la fixai à mon tour, mais elle ne me regardait plus. Je ne voyais que deux lèvres qui m'invitèrent. Elle coupa son souffle et devint raide. Dans ses lèvres ouvertes, les miennes se retrouvèrent, perdues, enflammées. Louise semblait ne rien voir, rien entendre, rien sentir sauf la douceur de nos chairs qui s'entrelaçaient et semblaient unies à vie. Dans la fraîcheur de l'air, nous nous livrâmes à un baiser profondément amoureux, affectueux, profond et passionné. Brusquement, elle se redressa et, comme si elle avait un mauvais pressentiment, me demanda :

- Charles, es-tu sûr que cet amour durera longtemps ?

- Bien sûr !

- Oh Charles mon chéri ! Reprit-elle. Es-tu sûr et certain ?

- Louise, aussi longtemps que nous vivrons, nous serons ensemble, près l'un de l'autre. Pourquoi ?

Elle ne répondit pas. Elle se leva et vint s'arrêter près de la balustrade. Je l'y rejoignis. Nous étions au sein de l'Université de Bretagne. Louise et moi étudions dans cette université. Moi, en sciences politiques, elle, en économie. L'histoire qui me liait à Louise, quelque peu compliquée, n'était pas récente. Elle était chargée de détails. Je fermai les yeux et je voyais le quartier où nous avions grandi. Il se trouvait dans la commune de Rennes, dans un quartier réputé pour son désordre et le banditisme qui y régnaient.

Louise et moi avons passé notre adolescence non loin du cimetière du quartier, un quartier où les maisons étaient construites presque de façon anarchique. Nous avons fréquenté le Lycée Catholique de la commune. Celui-ci était situé à quelques pas de nos habitations respectives. Le quartier où nous avons vécu était agité par la violence. Les enfants, des jeunes gens révoltés, non scolarisés, désœuvrés, des hors-la-loi, sans repère social, y avaient installé des fumoirs qu'ils animaient constamment. Ils étaient pour la plupart abandonnés par leurs parents, vivaient dans la rue et avaient trouvé refuge dans la drogue et le vol. Leur présence était à l'origine de plusieurs meurtres. Quand ils étaient drogués, en bande, ils tourmentaient, agressaient les résidents, les dépouillant de leurs biens. Parfois, ils en arrivaient à blesser, voire à tuer les victimes récalcitrantes.

La mère de Louise a été l'une de leurs victimes. Un matin, alors qu'elle se rendait dans son magasin de fruits et légumes, elle avait été visitée par quelques jeunes qui lui réclamaient de l'argent. Elle avait résisté. Ces jeunes n'avaient pas hésité à la poignarder en plein cœur. Elle avait perdu la vie sur le-champ.

Dans ce quartier, personne ne semblait pouvoir arrêter ces jeunes criminels. À mesure que la police y menait des opérations de sécurité, le deal, la consommation de la drogue et les meurtres augmentaient. Parfois, des rixes se déclenchaient entre les mineurs, échauffourées au cours desquelles ces derniers utilisaient des armes blanches et qui se soldaient par des bains de sang. On racontait que les jeunes du Lycée Catholique se mêlaient aux actes des malfrats qui méprisaient la vie humaine. Cela n'étonnait pas. Régulièrement, plusieurs élèves, étaient renvoyés du lycée parce qu'on avait découvert qu'ils étaient impliqués dans le trafic de drogues.

Heureusement, Louise et moi n'avions jamais été impliqués dans ce chaos. Jamais nous n'avions été accostés par les drogués ni même attaqués. Depuis la classe de seconde, la passion nous liait, mais ce n'était pas vain. J'avais observé attentivement le comportement de Louise et je savais que je ne me trompais pas dans une histoire d'amour avec elle. On avait beaucoup de points en commun et je n'avais pas mis assez de temps pour le savoir. Elle avait toujours, comme moi, la tête plongée dans les documents. Contrairement à la plupart des lycéennes, elle ne